

Saint-John Perse et l'Atlantique¹

Henriette Levillain

La Biographie rédigée par Saint-John Perse en vue de la publication de son *Œuvre poétique* dans la Bibliothèque de la Pléiade ne mentionne aucun voyage au Portugal². La lacune surprend le lecteur familier du poète qui sait quel voyageur infatigable fut Alexis Leger. Aussi tout en s'étonnant que Saint-John Perse n'ait jamais posé le pied sur le sol portugais, ce lecteur se permettra de rêver au voyage qui aurait conduit le poète jusqu'à Lisbonne. Et il l'imaginera s'approchant lentement des côtes portugaises sur un paquebot, ou mieux encore sur un voilier, abandonnant l'Atlantique avec regret pour entrer dans l'embouchure du Tage, mais trouvant toutes les raisons de s'émerveiller à la vue de l'*Architecture frontalière* des monastères manuélins. En effet, Saint-John Perse a toujours préféré la voie de mer aux transports aériens ou à la route. Et entre toutes les mers, sa préférence marquée et déclarée est allée à l'Océan Atlantique. Il l'a aimé plus qu'aucun autre poète français. En revanche, il a toujours ressenti devant la Mer Méditerranée un singulier malaise. Tel qu'aucun autre poète français ne l'a jamais ressenti.

Certes les circonstances biographiques ont généreusement favorisé cette double disposition. L'Atlantique tropical, chaud et transparent, se trouvait aux pieds de l'îlet antillais, Saint-Leger-Les-Feuilles où est né le poète. Et l'Océan appartient à la réalité quotidienne des douze premières années de l'enfant, comme c'est le cas pour tout habitant des îles. Là-bas, en revanche, la réalité physique et culturelle du Bassin méditerranéen paraissait éloignée : il fallait plus d'une semaine de bateau pour rejoindre Marseille. A cette distance de la métropole, les racines latines s'étiolaient.

Mais s'il est vrai que les circonstances biographiques ont favorisé la sympathie atlantique de Saint-John Perse, elles n'auraient pas eu une telle importance pour sa pensée et son oeuvre si le poète ne les avait lui-même accueillies et sélectionnées, reconstruites et interprétées de manière à y lire les signes de son destin ou, en termes plus persiens, à y reconnaître toujours le masque de son destin (*OC*, XLI). Dans les pages qui suivent, il sera donc question de la manière dont le poète a recomposé son histoire atlantique pour la transposer en destinée individuelle et collective, ou, plus précisément, comment il a transformé les récits anecdotiques de sa naissance et de son origine en une mythologie de la naissance et des origines.

Alexis Leger avait reçu dans son berceau d'enfant des îles un patrimoine culturel étonnamment complexe et diversifié : sur la seule petite île de la Guadeloupe cohabitaient trois races avec leurs religions et leurs langues distinctes ; et l'enfant Leger, comme en témoigne *Éloges*, avait appris très tôt à apprécier les différences de cultes et de cultures : la nourrice jaune était hindouiste, les servantes noires qui le baignaient animistes et l'ensemble de ses parents et amis appartenaient à la race des Békés, c'est-à-dire des blancs des îles, catholiques pour la

¹ Ce texte a été écrit en vue d'un colloque qui s'est tenu à Lisbonne en avril 86 sur la poésie du voyage : Camoes, Pessoa, Ségalen, Saint-John Perse, et dont les actes n'ont pas été publiés.

² *OC* : *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1972, nouvelle édition en 1982 augmentée d'un supplément : Derniers poèmes, « Nocturne », « Sécheresse », et d'un complément biographique jusqu'en 1979. Pagination inchangée.

plupart. Cependant la Biographie de la Pléiade, écrite par les soins du poète, amène à la constatation que, sans renier pour cela la valeur de la culture locale, le poète a privilégié ses origines lointaines, à savoir ses ancêtres venus entre le XVII^e et le XVIII^e siècles de la métropole, qu'il nomme : les *hommes d'Atlantique*.

Tous ses ancêtres paternels et maternels, soit qu'ils aient combattu en mer, soit qu'ils aient fondé des villes maritimes, soit qu'ils aient définitivement quitté les côtes françaises pour venir s'installer dans les *îles du vent*, auraient donc été des familiers de l'Atlantique.

Or certains recoupements entre la biographie et la correspondance de Saint-John Perse conduisent à l'autre constatation surprenante que cet héritage atlantique est présenté comme l'équivalent exact d'un patrimoine celte. L'équation apparaît nettement dans cette phrase

Saluez pour moi votre Bretagne natale. Elle a toujours été terre sainte pour ceux qui, comme moi, comptent dans leur ascendance antillaise trois siècles d'hommes d'Atlantique

L'équation apparaît à nouveau, quelques années plus tard, accompagnée de son corollaire, l'aversion de l'univers latin, car entre-temps le poète s'est installé, malgré lui, sur la presqu'île de Giens face à la Méditerranée :

Je dois faire face à cette mer latine qui n'est point celle de mon enfance ni d'aucun de mes ascendants. Je n'en perçois que mieux le Celte en moi à cette rumeur lointaine qui descend toujours du Nord par l'oreille interne³.

Cette équation entre l'homme d'Atlantique et le Celte est surprenante pour deux raisons : la première est qu'elle n'est pas conforme à la carte géographique de l'installation des Celtes en Europe. C'est un fait que ceux-ci ont circulé sur l'Atlantique, mais leur habitat proprement dit, celui qu'ils ont marqué de leur civilisation et de leurs monuments, est l'archipel britannique, l'Irlande gaëlique et notre Bretagne. La deuxième raison est que les ancêtres nommément cités par Saint-John Perse dans sa biographie n'appartiennent dans aucun des cas à ces pays maritimes mais, en revanche, à trois provinces de la France profonde, infiniment plus marquées par l'influence romaine ou romane que par la civilisation celte : la Bourgogne, la Normandie et la Provence⁴.

Il est, par conséquent, légitime de poser que l'ascendance celte à laquelle le poète a tellement tenu à se rattacher tient davantage de la reconstruction mythique que de la vérité généalogique. Tant pis pour les amateurs de la véracité biographique ! Mais tant mieux pour ceux qui apprécient un poète à son pouvoir d'invention. Car il ne s'agit plus alors de se demander pourquoi le poète a cherché avec une telle complaisance à dessiner l'arbre généalogique de ses aïeux, mais pourquoi il s'est inventé un espace-temps mythique, défini dans les termes de l'équation : Atlantique = Celte.

Combinaison heureuse d'une tradition proprement celte et d'une reconstruction personnelle, le mythe celte de Saint-John Perse est dans sa définition la plus juste un mythe anti-latin. Et ce contre-mythe trouve un sens et une cohérence à l'intérieur des images suivantes qu'il véhicule avec ténacité : l'image d'un certain espace et d'un certain temps favorables à la naissance du poème.

Le terme de Bassin qui la caractérise habituellement convient à merveille à la Méditerranée de Saint-John Perse : c'est le lieu clos par excellence. D'une manière plus générale, la vision

³ Lettre de Saint-John Perse à Mina Curtiss, les Vigneaux, 9 septembre 1958 (OC, 1059).

⁴ *Les attaches de famille en France sont en Bourgogne, Normandie et Provence (OC, IX).*

mythique de l'espace persien s'oppose à l'image latine de l'espace, image d'un lieu fermé par des frontières qu'il s'agit de respecter, sans quoi il n'est ni *civitas* ni culture⁵. En revanche l'Atlantique est, aux yeux du poète, la figure même de l'espace ouvert, favorable aux échanges commerciaux et humains, aux alliances et aux mésalliances :

De l'homme incirconscrit, elle [l'Atlantique = mer ouverte] fut le site le moins clos⁶.

Notons que sur ce terrain des alliances le diplomate et le poète se sont, pour une fois, trouvés réconciliés : le diplomate, pour avoir fait de la politique de l'alliance atlantique l'axe central de sa politique d'avant-guerre au détriment sans doute de la reconnaissance des dangers représentés par les pays de l'Est⁷, le poète, pour avoir cherché toutes les combinaisons possibles de thèmes, d'images et de mots entre les éléments cosmiques.

Parce qu'il est ouvert et large, mais aussi parce qu'il permet une combinaison des éléments cosmiques, l'Atlantique a toujours paru au poète être l'habitat idéal. Plus précisément, et en raison des circonstances de sa naissance, les îles et les presqu'îles représentaient à ses yeux les lieux qui attirent à eux tous les prodiges : prodiges des espèces rares, tels ce goéland dépaycé et ce petit pétrel que le poète dit avoir observé à Giens ; prodiges des épaves de navires, des espèces végétales :

*Visite d'un îlot voisin (de Tobago) où ont été introduits des "paradisiers" de Nouvelle-Guinée.
Etudes d'oiseaux de mer ("frégates" et "phaétons") sur des récifs de l'une des Grenadines. Visite, à la
Trinidad, du Parc Botanique.*

(OC, XXVII)

Mais prodiges, surtout, du face-à-face permanent avec la mer et le vent. De ses premières rencontres avec l'Océan tropical, le poète garda en mémoire les images d'une couleur vive et transparente, d'une houle large et bien rythmée, d'un rivage en pente douce et sablonneuse, et enfin d'une alliance heureuse du végétal, de l'animal et du maritime. C'est ainsi que, fixé sur la Méditerranée à la fin de sa vie, il repensait avec regret à toutes ses expériences atlantiques, aux plages conciliantes de *Cape Cod* (OC, 914) comme au filao des West-Indies ou à l'*avocatier d'Égypte* (*Persea gratissima*) (OC, 1060), aux vagues des îles du Vent : *Mais que me voilà loin de l'Atlantique ! et que de vagues à congédier qui reflueront toujours longuement, et sourdement, jusqu'à moi.* (OC, 1057) ; et à la douceur de la lumière océanique : *la lumière méditerranéenne fera le reste en m'aveuglant à souhait* (OC, 924).

Enfin, associé à l'image euphorique de la houle, le vent sous ses deux formes tropicales qui sont l'alizé bienfaisant et le cyclone ravageur représentèrent les deux éléments nécessaires à son hygiène et à son bien être. Aussi quel antidote à l'été humide et immobile de Washington cette visite au Cap Horn baptisé *l'aire seigneuriale du Vent !* Et quel piètre substitut au vent océanique que ce mistral méditerranéen : *Il me faut seulement échanger l'alizé contre le mistral. Je m'y ferai ; c'est toujours du vent.* (OC, 924).

C'est cet espace atlantique large et ouvert, mobile et diversifié qui devait fournir à Saint-John Perse le cadre de l'histoire de sa naissance et de ses origines. Et ici encore c'est par opposition au temps de la civilisation latine marqué par les dates et l'irréversibilité,

⁵ Un article de Umberto Eco montre que l'origine de la vision latine de l'espace-frontière se trouve dans le mythe primitif de la fondation de Rome. Romulus traça une frontière et tua son frère parce qu'il ne l'avait pas respectée. « La ligne et le labyrinthe : les structures de la pensée latine », in *Civilisation latine*, Olivier Orban, 1986.

⁶ OC, XLI.

⁷ *J'aime autant l'alliance atlantique que de Gaule la hait*, écrivait Alexis Leger en 1965 à Francis Biddle (OC, 931).

qu'il a reconstruit un récit biographique mythique. Que l'on lise attentivement la chronique des aïeux faite par le poète lui-même pour l'édition de ses oeuvres dans la Bibliothèque de la Pléiade ! Comment ne pas observer que même si aucun fait n'a été inventé, certains d'entre eux ont été écartés et d'autres valorisés ? Ecartée par exemple, on en a déjà parlé, l'origine terrienne de tous ses aïeux ; valorisé, en revanche, le goût de quelques-uns d'entre eux pour l'aventure de mer et le risque, pour la conquête de l'Ouest et les fondations maritimes. En résumé la chronique des origines se présente comme une épopée permanente qui n'a ni début ni fin. Le début, en effet, date de *trois siècles*, en d'autres mots coïncide avec l'établissement des premiers colons aux îles, établissement que l'on peut considérer comme une figure de fondation inaugurale. Quant à la fin, elle reste en points de suspension, puisque le poète par sa vie de navigateur et d'exilé, par son goût des longues pérégrinations vers l'Ouest, que ce soit en Chine ou aux Etats-Unis, se voulut l'héritier et le continuateur des aventuriers immémoriaux. A tel point qu'en 1911, devant les incertitudes de son avenir, il fut tenté par le métier de colon à Bornéo ou au Brésil ; qu'il refusa l'idée de se fixer quelque part, et plus encore de revenir en pèlerinage sur les lieux de son passé, et qu'entre tous ses ancêtres il aima à citer en exemple un Dormoy aux aventures rocambolesques qui :

avait mené une extraordinaire vie d'aventures de mer, armant et commandant lui-même en course sur plusieurs océans, en lutte toujours contre l'Anglais, échappant à plusieurs naufrages sur les côtes d'Afrique, s'instituant pendant deux ans protecteur d'une tribu qui l'avait d'abord fait prisonnier

(OC, X)

C'est sur un tel arrière-fond culturel plus anti-latin que proprement celte, à l'intérieur d'un espace-temps légendaire aussitôt que vécu, que le poète a situé l'aventure poétique. Qu'il soit bien clair que Saint-John Perse n'a établi sa biographie qu'en fonction de la contribution qu'elle apportait à son oeuvre poétique, et que réciproquement il a évoqué l'aventure poétique, à l'intérieur de son oeuvre, en termes d'aventures de mer. Depuis *Anabase* jusqu'à *Chronique* la poésie persienne se présente en effet comme une quête et une tentative de fondation ; quant au poète, tantôt comparé au chercheur d'or, tantôt au vieux Nomade en exil, il est de la race de ceux qui ont accepté de renoncer aux habitudes de leur rivage et aux commémorations de leur histoire, en d'autres mots plus métaphoriques, il est de

ceux-là qui furent se croiser aux grandes Indes atlantiques...

(OC, 137).

Henriette Levillain